

Jean-Baptiste Pierre Lebrun marchand d'art et promoteur DU PREMIER LOUVRE

PAR DARIUS A. SPIETH

Dandy avant la lettre, homme à femmes, jacobin par intérêt, marchand d'art malhonnête et manipulateur. Le jugement que M^{me} Vigée Lebrun porta vers la fin de sa vie sur son mari, qui divorça *in absentia* en juin 1794, est impitoyable. Darius A. Spieth, professeur d'histoire de l'art à l'Université d'État de Louisiane (LSU), revient sur cette figure marquante de l'histoire du musée.



Petrus Paulus Rubens
(1577-1640)
Portrait en buste d'une
dame, dit auparavant
Portrait de Suzanne
Fourment (sœur aînée
de la seconde épouse de
Rubens) ou Portrait d'une
dame Boonen
Vers 1620-1625,
huile sur bois, 62 x 47 cm.
Coll. musée du Louvre.
Cette œuvre avait été
acquise aux enchères
par Lebrun en 1793.

En 1776, quand Jean-Baptiste Pierre Lebrun épouse Élisabeth Vigée, les jeunes mariés sont avides de se faire remarquer dans le monde. Arrière-petit-neveu du grand décorateur de Versailles Charles Le Brun, il est issu, comme sa femme, d'un milieu d'artistes, artisans, commerçants et brocanteurs parisiens. Peintre de formation, Lebrun devient un spécialiste de la restauration de tableaux anciens et un virtuose du commerce de l'art néerlandais du XVII^e siècle, dont il fait la publicité dans les trois volumes de sa *Galerie des peintres flamands, hollandais et allemands*. Il se prévaut du titre de conservateur privé des collections du duc d'Orléans et du comte d'Artois, le futur Charles X. Ses ambitions de marchand le portent à acquérir en 1778 l'ancien hôtel Lubert, rue de Cléry, dans lequel il aménage dix ans plus tard la salle Lebrun, un fastueux espace d'exposition à décor néoclassique, alors que tout contribue à l'écroulement du marché de l'art dans les premières années de la Révolution. Même les tableaux néerlandais et flamands du XVII^e siècle, les plus prisés, perdent la moitié de leur valeur.

Pour éviter la faillite, Lebrun vend aux enchères en 1791 tout son fonds de commerce. C'est la dispersion d'une collection remarquable. Il doit aussi affronter de graves difficultés dans sa vie privée. Monarchiste, M^{me} Vigée Lebrun quitte la France dès l'automne 1789 avec la première vague d'émigrés, ce qui met son mari dans

une situation périlleuse. Ce dernier est alors devenu un ardent révolutionnaire sous l'influence de son ami Jacques Louis David. Le nouveau gouvernement a besoin de Lebrun, qu'il submerge de demandes d'expertises et d'inventaires de biens nationaux, notamment des trésors artistiques trouvés dans les hôtels aristocratiques, les églises, les couvents et les académies et sociétés savantes.

Lebrun est au courant du projet, conçu sous Louis XVI et mis en œuvre par la Convention, qui consiste à installer au Louvre un musée national. Il veut y jouer un rôle. Le gouvernement en confie la tutelle à un groupe d'artistes organisé en commission du musée. Frustré de ne pas en faire partie, Lebrun polémique violemment contre le ministre de l'Intérieur, le Girondin Jean-Marie Roland de la Platière, auquel il reproche de manquer à ses responsabilités en abandonnant le musée à des artistes inexpérimentés au lieu de le confier à des connaisseurs et à des experts en restauration. Mais les jours des Girondins sont comptés. Roland démissionne le 23 janvier 1793 : c'est le triomphe du parti de Robespierre, de David et de Lebrun.

Le mois suivant, Lebrun achète aux enchères, avec l'encouragement du député David mais à l'insu de l'administration, plusieurs œuvres pour le compte du Louvre, dont une *Sainte Famille* attribuée à Rembrandt et le portrait de Susanne Fourment par Rubens. Le montant de ces achats s'élève presque à 30 000 livres, alors que l'on est



Jean-Baptiste Pierre Lebrun
(1748-1813)
Autoportrait de l'artiste
tenant un volume
de sa Galerie
des peintres flamands
Salon de l'an IV (1795),
Paris, huile sur toile
131 x 99 cm.
Collection particulière.

en pleine crise budgétaire. Pour éviter de tels imbroglios, le Louvre se dote alors de son premier budget d'acquisition annuellement renouvelable. Lebrun devient, à partir de l'été 1793, un agent indispensable pour la gestion du musée. Il continue à dresser frénétiquement des inventaires d'émigrés, faisant le tri entre les objets d'art réservés aux collections publiques et ceux voués à la vente au profit de la Nation. C'est un travail dangereux : un jour, il est blessé d'un coup de pistolet dans un dépôt du gouvernement. Son pouvoir s'accroît malgré la chute de Robespierre et de David : il est recruté en

février 1795 par la commission des Revenus nationaux, comme appréciateur de tableaux. Nommé commissaire-expert du musée, il impose au Louvre une muséographie organisée en trois écoles (italienne, nordique et française), méthodologie alors en vigueur dans le marché de l'art. Pendant les conquêtes révolutionnaires en Belgique, en Hollande et en Allemagne, il conseille, à partir de juillet 1794, l'armée du Nord dans ses « conquêtes artistiques ». Pendant le Directoire, son pouvoir au Louvre est tel que l'on n'ose pas changer l'accrochage du musée sans son consentement.

L'arrivée au pouvoir de Bonaparte met fin aux activités de Lebrun au service du gouvernement. En 1800, Lebrun arrive à faire rayer le nom d'Élisabeth Vigée de la liste des émigrés. Sous l'Empire, ses efforts pour tenter de reprendre sa place dans le marché de l'art parisien échouent. Toujours endetté, il est contraint de vendre la salle Lebrun et l'hôtel particulier le 14 janvier 1807 à son ex-épouse. Elle a laissé le souvenir d'un grand peintre, mais elle était aussi une excellente femme d'affaires, bien supérieure à son mari, dont l'esprit d'entreprise pêchait souvent par la démesure. ■